

ETC



## Roman (à propos de la question)

Denise Desautels

Numéro 7, printemps 1989

L'effritement des valeurs

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36359ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Desautels, D. (1989). Roman (à propos de la question). *ETC*, (7), 34–35.

Roman (à propos de la question)

## La Mère

(...)

elle boit

Réveiller l'humanité  
 c'est très comique quand tu dis ça  
 quand tu dis proclamer la vérité  
 C'est la même chose que quand ton père disait  
 Tout est bien qui finit bien  
 là c'est l'auteur dramatique qui parle  
 là c'est l'anarchiste qui parle  
 là c'est le guide qui parle  
 Mais est-ce que ton auteur dramatique  
 connaît le chemin  
 y a-t-il un seul être qui connaisse le chemin  
 ce ne sont qu'inepties que mensonges  
 que mensonges envers soi-même

elle boit

Le plus grand malheur mon enfant  
 c'est que tu sois venue à la littérature  
 Qu'avons-nous jamais mis les pieds  
 dans un théâtre  
 nous la payons maintenant  
 notre activité culturelle

Thomas Bernhard, *Au but*

## Chapitre 1

Les métamorphoses l'atteignent rarement de front. Elle a mis beaucoup de temps à le comprendre. D'abord le désir. Puis l'urgence. Le doute. Et la question : «Que peut-on *contre* la mort ?» (Silence) Enfin, devant l'invalidité de toute réponse, l'épuisement de la question.

En 1945, l'année de sa naissance, le Québec était encore un pays inhabitable. Le reste, «overseas», disait son oncle André, «ce sera toujours la guerre». L'enfant morose a longtemps souhaité que le monde s'arrêtât à l'entrée d'un parc ou d'une ruelle. Qu'il fût un œuf. Qu'il tint dans une seule main.

Uniformément lisse.

Elle avait vu la mort de près, mais on l'avait tant aimée qu'elle avait fini par s'oublier. Se perdre sous le cumul des vérités. Pourquoi *bouger* ? Pour *savoir* ? Plutôt transmettre, intacte, une histoire d'amour. «Il était une fois un monde tout petit, petit, petit... » On s'y effritait doucement, et cela passait inaperçu. Une histoire de famille!

Uniformément lisse.

C'était bien avant qu'elle se mette à écrire. À ce moment-là, toutes les stratégies étaient encore valables. Le bonheur, l'humanité, la famille, la langue. Les mots regorgeaient de sens : ils avaient réponse à tout, ils opacifiaient tout. Longtemps, elle a cru qu'il fallait qu'il en soit ainsi.

«Que peut-on contre la mort ?» ou «Que peut-on contre tout ce qui s'effrite inexorablement ou contre tout ce qui étouffe sous un surplu de sens ?»

Et si les faits de culture n'étaient que des ruses...

Pendant des années, inutilement gauchère, elle refuse les marges et les interlignes, les écarts et l'errance. L'enfouissement. Aveuglement, à la surface. L'extravagance de ses gestes d'amour aurait pu surprendre. Elle disait : «La mort en moi, sans deuil possible.» Puis elle se taisait. L'œuf aurait pu se fissurer légèrement, elle serait restée là, immobile, dans l'image de mémoire. Elle résistera longtemps à toute intervention extérieure.

Que pouvaient bien vouloir dire les phrases incomplètes qui montaient en elle, par moments ? Du tourment inutile. Puisqu'elle rêvait de lire tous les livres et qu'elle rêvait d'en écrire. Ce seraient là de beaux textes, sûrs, inoffensifs, où s'accumuleraient des chiffres et des nombres, des vérités universelles. De l'intelligence efficace. Sans complot. Le monde pouvait bien courir à sa perte, elle n'y pouvait rien. Elle s'efforçait de l'ignorer surtout.

Que de beaux mots et de belles images ! Et cela s'appelle culture, et cela s'appelle harmonie.

## Chapitre II

L'amour. la mort. Les mots. Le monde. Les métamorphoses.

Parfois... à ne plus pouvoir/vouloir polir la surface du monde. Quelque chose s'ouvre, et elle s'enfonce de plus en plus.

Le temps, la multiplication des fissures, ces livres qu'on n'arrive plus à refermer sans drame, l'image trouée, les ratures dans le paysage, la répétition comme une lente érosion, le sens de la perte, la confusion, le doute et la question. Celle qui écrit de la main gauche, pourchassée par des voix inquiètes, étrangères, n'arrive plus à oublier qu'elle traîne un corps inhabité parce qu'inhabitable.

Il n'y aurait donc rien... ni devant ni derrière. Que cette étrangeté qui rend, soudainement, toute certitude inefficace.

Le vertige. La pensée vertigineuse.

«De plus en plus morose», dit sa mère.

Devant elle, la friabilité des faits et des gestes de la vie et de la culture. La question de l'innocence. Vivre, aimer, s'effriter et mourir. Maintenant ou un peu plus tard. Sans reprise. «Une esquisse», écrivait Milan Kundera. Maintenant, celle qui écrit de la main gauche pense au mot *effritement* sans l'associer à la catastrophe. Un constat simplement.

Il n'y aurait donc rien... ni devant ni derrière. Que de l'énergie souvent inutile. Mais cela, du moins.

Pourquoi *ne pas savoir* ?

L'état de la surprise. Sa gravité.

Elle emmagasine des valeurs instables qui la forcent à s'installer en marge, à la frontière, là où l'étrangeté commence. L'utopie ou l'illusion, peu importe. Elle écrit : «Je crois aux mots, aux images, aux

rythmes *désirants* — bien qu'apparemment désordonnés et désespérés —, parce qu'ils sont *irrésistibles*, parce qu'ils contaminent les désirs qui les précèdent et les événements qui les suivent. Ils ne consolent pas, mais ils déroutent. Et la déroute, seule, l'intéresse. Les sables mouvants. Ce qui s'ouvre inévitablement.

La question, la question seule, propage l'intention et le mouvement. Toujours la même. La même, posée autrement. Toujours la menace du désert, la *fiction faillible*, la chute et pourtant le désir. La question et l'énergie du désir contre le cercle et le centre. Contre la description statique des faits ou contre les eaux dormantes. Il y a des gestes imprévus, des nuques vulnérables, des absences momentanées, des mots ouverts, défaits, qui surprennent, des voix rauques, des différences marquées, des images indéchiffrables, des blessures inscrites sur du papier quadrillé, des drames singuliers — ces naufrages amoureux dont on revient parfois. Tout cela bouge, et fait bouger. Elle se dit qu'il n'y a que cela : du mouvement en quête de formes mobiles qui *répondent* — maintenant, temporairement, presque cyniquement — à des attentes infinies, elles-mêmes si mouvantes.

Il y a des lieux exotiques et des voyages. Oui, des voyages. Et des voyageurs qui rêvent du bout du monde. Comme si la forme mobile qui *répond* s'y trouvait.

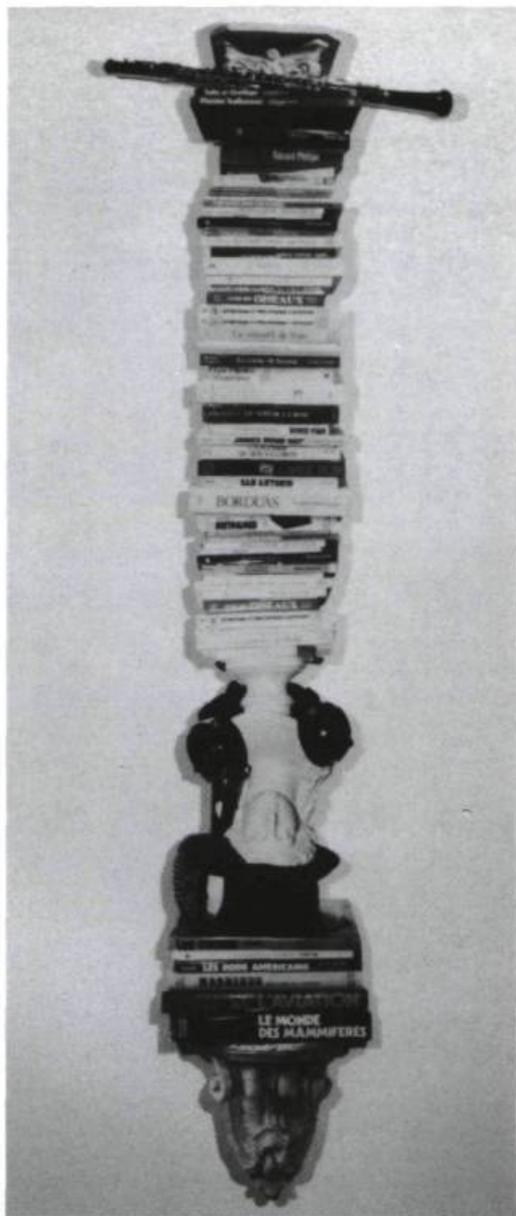
Le bout du monde ou le bout de soi, là où tout se foment en secret. Si les valeurs s'effritent ou se métamorphosent, c'est dans cet espace intime, clos. C'est là que l'on dit : « Peut-être ou pourquoi pas ? » ; là que les catastrophes se préparent quand la pensée s'absente ou qu'elle s'habitue au fil ininterrompu des paysages pourtant insupportables; là que surgissent les mots *irrésistibles* venus des couches souterraines, les mots souvent tus ou criés, parce que si légers, si transparents.

L'effet s'estompe avec le temps. Tout est si précaire.

Y compris l'infini.

Celle qui écrit de la main gauche parle d'archéologie. Il y a des descentes vertigineuses qui l'entraînent si loin qu'elle se demande chaque fois si elle en reviendra. À chaque remontée, elle se regarde dans un miroir pour voir si le monde est en train de changer. Elle ne vit, ni ne parle, ni n'aime, ni n'espère, comme sa mère. Elle plonge dans les faits de culture pour se/les métamorphoser. Et il arrive qu'elle se demande — une pointe d'ironie sur le bout de la langue — si elle mourra différemment. Si le monde a une chance de... Après chaque remontée, elle cherche les *bons* mots qui ne la convainquent pas toujours.

Les mots féminins sont rares, elle le sait. Ils sèment le doute. Ils relèvent de la question. Et de l'obstination. Et de la différence. Et de la marge. À gauche toujours, parce que soulevés et déviés par le désir.



Pierre Ayot, *Opus et cactus II*, 1988.  
Photographies couleurs et bois; 195 x 55 x 7 cm  
Collection F. Rolfe, Palm Beach

Comme d'autres, elle cherche à les faire advenir. C'est cela, uniquement cela. *Faire advenir*. Ce qui relève du désir et de l'imprévu. Sans illusion, sans distraction et sans innocence. Parfois une phrase de Peter Handke lui revient en mémoire : « Moins ma vie avait d'issue, plus son écriture devenait belle. » Alors elle s'interroge sur le sens de l'épithète.

Et après ?

Cela s'appelle pensée et vie. Cela s'appelle aussi culture. Cela ne règle rien, ne régit rien. Cela est provisoire et incertain. Léger surtout.

Seule la question a du poids et de l'intensité.

**Denise Desautels**

(Denise Desautels est une auteure québécoise)